

À la recherche de l'Amérique du Nord : l'économie politique vis-à-vis de l'espace et de l'identité lorsque les frontières semblent caduques

Daniel Drache

Numéro 36, 2002

Transformations des Amériques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002267ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002267ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drache, D. (2002). À la recherche de l'Amérique du Nord : l'économie politique vis-à-vis de l'espace et de l'identité lorsque les frontières semblent caduques. *Cahiers de recherche sociologique*, (36), 135–161.
<https://doi.org/10.7202/1002267ar>

Résumé de l'article

L'idée que les ententes de libre-échange nord-américaines définissent de nouvelles communautés continentales, bien qu'elle soit promue par différents intervenants, se heurte cependant à des résistances profondes de la part des intellectuels, au Canada en particulier. Depuis les tous débuts du XX^e siècle en effet, toute une tradition de la pensée historique canadienne-anglaise a combattu vigoureusement les idées d'intégration continentale en provenance des États-Unis. Aujourd'hui encore, de nombreuses raisons incitent à penser que les transformations en cours sur le plan économique peuvent aller dans le sens d'un renforcement, et non d'un affaiblissement, de la défense d'une communauté politique nationale au détriment de la promotion d'une identité continentale.

À la recherche de l'Amérique du Nord: l'économie politique vis-à-vis de l'espace et de l'identité lorsque les frontières semblent caduques

Daniel DRACHE

Les «américanistes importants» qui circulent dans les corridors du pouvoir se trompent totalement lorsqu'ils font la promotion de l'idée, bien qu'attrayante, qu'une communauté nord-américaine doit nécessairement naître de la rencontre des identités nationales en compétition du Canada, des États-Unis et du Mexique. Malgré le grand nombre de déplacements, d'aller et de retour le long de nos frontières communes, ce n'est là rien de plus que des millions de voyages de courte durée dans le but de trouver un bon restaurant ou d'acheter des biens de consommation à bon marché là où les prix sont les plus bas. Il y a toujours eu un mouvement de personnes vers les frontières à la recherche de meilleures occasions d'embauche et de travail. Nous ne devons pas non plus oublier que, depuis un siècle, de puissantes transnationales ont sans cesse traversé le continent à la recherche de sites de production peu coûteux. Dans les bureaux de direction de l'Amérique du Nord, les affaires vont bon train. Le saut de frontière, aujourd'hui comme il y a dix ans, demeure la stratégie compétitive par excellence. Donc à une époque où les identités partout dans le monde sont encore plus — et non pas moins — importantes, il existe peu de signes concrets que l'idée et l'idéal d'une Amérique du Nord unique ont fait beaucoup de chemin. Comprendre ce particularisme dans sa totalité

demande un effort renouvelé, afin de pouvoir démêler les conséquences contradictoires de ces innovations à la grandeur du continent, alors que nous entrons dans une ère postnationale.

Cet article traite de la nécessité de repenser la dimension spatiale de l'interdépendance nord-américaine ainsi que sa relation cruciale bien que quelque peu ambiguë avec une identité nord-américaine transnationale. D'un point de vue analytique, la dynamique spatiale de l'interdépendance en Amérique du Nord a toujours été tellement asymétrique et divergente qu'elle s'est avérée impossible à maîtriser par l'autorité publique, sans parler de sa compréhension intellectuelle en perspective d'une utilisation puissante et cohérente¹. Il n'est pas uniquement question du fait que les États-Unis produisent 85 % des biens et services sur le continent, comparativement à 10 % pour le Canada et un maigre 5 % pour le Mexique. C'est qu'à un niveau plus fondamental, la façon dont a évolué l'autorité publique ainsi que la façon dont l'économie a été façonnée sont radicalement opposées.

Dans le domaine de l'intégration régionale, des différences marquées dans les cultures politiques ont su assurer que les Canadiens, les Américains et les Mexicains continuent à habiter ce continent d'un millier de façons différentes, et non pas en tant qu'Américains du Nord possédant

1. Northrop Frye, un des plus importants intellectuels canadiens, parla de l'aliénation spatiale des Canadiens en termes d'un trait fondamental aussi tard que dans les années 1970. Bien que cette condition culturelle soit plutôt exagérée, sa présentation reflète une perception définitivement torontoise de l'Amérique du Nord en tant qu'entité menaçante. Après 150 ans d'établissement de colonies, il croyait pouvoir affirmer avec confiance que le «Canada, avec ses espaces inoccupés, ses lacs, ses rivières et ses îles largement inconnues, sa division linguistique... a souffert du problème particulier d'un environnement oblitéré pendant presque toute son histoire... en fait, il s'agit presque du seul pays au monde qui demeure une pure colonie, colonial dans sa psychologie, autant que dans son économie mercantile.» Il n'y eut pas de rapprochement intellectuel entre l'optimisme frontalier d'un Frederick Jackson Turner et la conception de Frye voulant que le Canada soit tenu dans un perpétuel état de siège par le continent. Cette impasse existe toujours, même en ce début de siècle nouveau. Northrop Frye, *The Bushgarden*, Toronto, Anansi, 1971.

des valeurs, des institutions et des rituels communs. L'histoire qui sera racontée ne sera pas une triste ballade plaignant l'absence d'une identité nord-américaine. Il sera plutôt question ici de la dynamique spatiale de l'interdépendance, soit un complexe réseau d'idées, de préceptes et d'espairs, plus souvent qu'autrement un peu flous à leur périmètre. La vérité que nous viendrons à découvrir est simple : les pays concernés sont intimement liés par des échanges commerciaux incessants et le potentiel d'un système de commerce électronique à l'échelle du continent. Cependant, dans le secteur critique des politiques sociales, de la pensée intellectuelle, des marchés de la main-d'œuvre, des politiques culturelles et des dépenses de l'État, les trois pays demeurent aussi distincts que jamais.

Les trois premières sections de cet article tracent, de manière schématique, les importants contre-mouvements de la pensée intellectuelle et politique canadienne tels qu'ils se sont opposés à l'idée d'une Amérique du Nord unifiée. Au départ, il est au moins important de comprendre que l'idée d'une Amérique du Nord unifiée repose sur trois propositions erronées : la notion tendancieuse que les populations de l'Amérique du Nord partagent un avenir commun; l'idéalisation tout aussi contestée de la destinée géographique et une vision économique étroite voulant que les politiques publiques sont guidées par des pressions irrésistibles provenant des marchés financiers.

Dans les quatre sections suivantes, la preuve sera faite que lorsque des forces continentales irrésistibles redessinent à nouveau la ligne de démarcation entre l'État et les marchés, entre les domaines publics et privés, dans le milieu de travail et bien au-delà, la dynamique spatiale demeure asymétrique culturellement et socialement, et que le déséquilibre entre le territoire et l'identité ne peut en être qu'agrandi. Dans de telles circonstances, les préconditions favorisant une citoyenneté nord-américaine naissante, des politiques publiques convergentes ou une pensée sociale et politique commune, sont inexistantes. On en trouve la preuve tangible dans le fait que, sous la surface, aucun mouvement important se portant à la défense de l'idéal nord-américain n'est en développement.

L'intégration nord-américaine et l'identité qui en découle demeurent une forme superficielle d'échange régional de biens et services, sans faire montre d'une tendance visible vers un système commun de gestion économique qui favorise une mission sociale plus étendue. Ce qui manque, c'est la capacité de stimuler une véritable identité régionale nord-américaine au-delà du bloc économique lui-même.

1. L'Amérique du Nord : un idéal social et politique insaisissable

Concevoir une seule Amérique du Nord a toujours été une idée attirante mais insaisissable pour une raison principale : l'identité d'une population ne se produit pas spontanément, mais est plutôt construite à travers des millions d'expériences et d'événements. Elle a une dimension institutionnelle en bonne et due forme, avec ses différents aspects et caractéristiques. L'identité est d'abord une question de lieu — le sentiment d'appartenance à une collectivité locale, une région et une collectivité nationale. De plus, le processus de construction de l'identité a besoin à la fois de programmes sociaux et de réseaux d'intervention de la part de l'autorité publique, particulièrement ceux qui supportent l'idée de l'identité nationale par le biais du mieux-être collectif. Le processus de construction de l'identité a aussi besoin de mesures de sécurité qui le protègent contre les faiblesses des marchés et les autres menaces à sa survie. Finalement, l'identité est aussi une question de différences. Elle se définit par les liens qui unissent les individus entre eux tels que la langue, la culture et l'histoire.

Néanmoins, depuis les années 1920, les nord-américanistes canadiens ont travaillé diligemment (bien que sans succès) dans le but de créer l'idéal d'une Amérique du Nord en tant que région culturelle cohérente en émergence. Les premiers historiens culturels, tels que Donald Creighton et A. M. R. Lower au Canada, regardèrent d'abord vers l'environnement et la structure physique du continent comme étant les forces principales qui liaient les populations à un destin économique et social commun. Chacun était convaincu que la structure qui unissait les deux nations reposait sur

les déterminismes géographiques de l'Amérique du Nord. Cette vision représentait un monde naturel qui n'était pas contraint par les politiques passées d'un État-nation ou d'une autre. Leur démarche était attirante et même envoûtante pour les non-initiés, et elle fut développée dans une abondance d'études spécialisées, souvent destinées à un vaste public, promouvant la notion que la géographie était l'événement formatif central qui transcendait le besoin national. Ils poussèrent leur schéma plus loin en tentant de prouver que le développement économique suivait les impératifs des grandes plaines, des réseaux des rivières et des principales caractéristiques physiques du continent lui-même. Ils élevèrent la géographie au niveau de la métaphysique, développant en chemin une vision qui a peu perdu de sa force, même à ce jour².

Le plus grand défenseur de ce genre de déterminisme géographique fut le brillant et influent économiste canadien W. A. Mackintosh, qui aida à former non seulement deux générations d'économistes d'État, mais qui fut aussi le principal théoricien de la politique économique canadienne issue du ministère des Finances, pendant une longue période suivant la Seconde

-
2. Voici une liste des études essentielles sur le sujet : A. M. R. Lower, *The North American Assault on the Canadian Forest*, Toronto, Macmillan, 1938; Donald Creighton, *The Empire of the St. Lawrence*, Toronto, Macmillan, 1956; Marcus Hansen, *The Mingling of the Canadian and American Peoples*, New Haven, Yale UP, 1940; Frank Underhill, *In Search of Canadian Liberalism*, Toronto, Macmillan, 1960; F. Landon, *Western Ontario and the American Frontier*, The Carleton Library, n° 34, Toronto, McLelland and Stewart, 1941; A. S. Morton, H. Marshall, F. Southard and K. Taylor, *Canadian-American Industry : A Study in International Investment*, The Carleton Library, n° 93. Toronto, McLelland and Stewart, 1976 (publié originalement en 1936). Pour une critique importante de qui a fait quoi dans l'histoire du Canada, voir Carl Berger, *The Writing of Canadian History*, Toronto, OUP, 1976. Pour un important examen en profondeur, voir Marlene Shore, «Remember the Future : *The Canadian Historical Review* and the Discipline of History, 1920-95», *Canadian Historical Review*, vol. 76, n° 3, septembre 1995. Sa thèse est convaincante — là où l'histoire canadienne va, la nation va!

Guerre mondiale³. Son message était aussi naturel qu'il était direct : «les caractéristiques géographiques les plus simples sont d'importance primordiale dans la compréhension du développement de la vie de la population de ce continent». Le Canada n'était pas simplement un peuple britannique, plus spécifiquement, «son entière existence était définie par la structure des barrières naturelles, des plaines et des cours d'eau d'Amérique⁴».

D'autres américanistes de l'époque étaient préoccupés par la dimension spatiale du continent. Il y avait, à ce moment comme aujourd'hui, toujours deux interprétations spatiales des territoires à conquérir qui étaient diamétralement opposées. Selon la variante américaine, la zone-frontière se déplaçait triomphalement vers le nord, parce que la limite était constamment poussée par la marche irrésistible du progrès, les plus récentes technologies et les idées modernes telles que celles de Taylor. Dans la version canadienne, la frontière avec les États-Unis demeurait une menace constante parce que la culture américaine des affaires débordait dans l'espace national canadien et que le Canada serait forcé de se battre farouchement dans le but de continuer à partager le continent avec la grande république au sud⁵.

3. Pour une discussion sur l'importance et l'originalité de l'influence de Mackintosh dans l'économie politique canadienne, voir Daniel Drache, «Rediscovering Canadian Political Economy» et son introduction à *Staples, Markets and Cultural Change. The Centenary Edition of the Collected Essays of Harold Innis*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995.

4. W. A. Mackintosh «Economic Factors in Canadian History», 1923 : 2

5. Dans son rapport pour l'Association historique canadienne, 1930, A. M. Lower conclut que «[la thèse de Turner] doit être modifiée ou adaptée... pour s'appliquer au Canada», cité par J. M. Careless dans son merveilleux article, abondamment documenté, «Fronterism and Metropolitanism», dans Carl Berger, *Approaches to Canadian History*, volume 1, Toronto, University of Toronto Press, 1967, p. 72, où il analyse le débat entre les historiens canadiens et la théorie sur la zone-frontière de Turner. Careless démontre que, sans exception, les historiens canadiens ont critiqué Turner.

2. La grande confrontation pour la zone-frontière

Il est à souligner que la version canadienne de cette thèse fut développée de la façon la plus élaborée dans l'œuvre d'Harold Innis, le plus innovateur des économistes politiques canadiens. Plus que quiconque, Innis transforma la notion attrayante de la zone-frontière canadienne en une étude de la dynamique métropole/arrière-pays qui guida non seulement la trajectoire du développement social du Canada, mais aussi celle du continent en entier, de diverses et puissantes façons. Innis avait une vision globale quintessentielle de la dynamique des frontières, et vers la fin des années 1920, son travail et son influence en firent le principal adversaire de la vision de Frederick Jackson Turner, selon laquelle la poussée de la zone-frontière devint le moment déterminant dans l'histoire de l'individualisme américain, de l'anti-étatisme et de la démocratie populaire.

Innis avait, bien sûr, lu l'adresse magistrale de 1893 de Frederick Jackson Turner sur la signification de la zone-frontière pour l'histoire américaine, que ce dernier avait livré à la rencontre annuelle de l'Association historique américaine, et il avait vu comment les idées de Turner sur l'unicité de la civilisation américaine avaient atteint des proportions mythiques⁶. La conception d'Innis du développement nord-américain fut la première à saisir la signification de l'Amérique du Nord en tant que vaste arrière-pays basé sur la production de denrées de base et sur la colonisation du territoire, tout en incluant sa notion centrale des trajectoires conflictuelles de l'État et des marchés. L'espace serait ainsi défini en termes d'un

6. Pour une critique de la théorie de Turner et les opinions des principaux historiens américains contemporains, incluant William Cronon, Richard Slotkin et Jane Tompkins sur le sujet de son interprétation problématique de l'histoire américaine, voir Seth Feldman, *Ideas Program, 1893 and the Idea of Frontier*, textes du 14 et 15 décembre 1993. Aussi tôt qu'en 1945, A. M. Schlesinger Jr., dans *The Age of Jackson*, avait réfuté la thèse centrale de Turner qui prétendait que la montée de la démocratie jacksonienne était basée beaucoup plus dans les centres de population de l'Est que chez le propriétaires terriens de l'Ouest.

ensemble de relations de pouvoir immuables opposant les puissants centres de la technologie, du commerce et des idées, et les régions dépendantes de l'arrière-pays, ces dernières étaient riches en ressources primaires et alimentées par le mouvement des peuples pionniers. Sans ces monopoles de pouvoir, une économie d'arrière-pays ne pouvait pas faire contrepoids à ces centres métropolitains distants⁷.

En rejetant la thèse de Turner, les historiens canadiens furent unanimes dans leur perception que l'histoire du Canada n'en était pas une de triomphalisme mais plutôt de continuité avec l'Europe et la Grande-Bretagne. Contrairement aux États-Unis, le Canada n'avait pas tourné le dos à l'Angleterre et à l'Europe. La caractéristique unique du Canada en termes d'un État-nation moderne était donc qu'il était une synthèse et une extension de l'Europe dans le Nouveau Monde. Selon l'interprétation de Norman Feltes, un des meilleurs universitaires innisiens canadiens, la spécificité du Canada se retrouvait dans les bases elles-mêmes : «Les métiers de base furent structurés en fonction de la dynamique est-ouest de la géographie, des institutions et de la technologie, des lacs et de canaux, des limites et des traités, des chemins de fer et des élévateurs à grain.» Cependant, la logique du mercantilisme local et d'un mode naissant de

7. Ce fut la recherche d'avant-garde d'Innis sur le développement économique des colonies, le développement national et les marchés mondiaux du XVI^e siècle au XX^e siècle qui établit sa prédominance chez ses contemporains en tant qu'intellectuel sans égal. Son plus important accomplissement demeure sa recherche archivistique exhaustive sur la place du Canada dans l'économie mondiale. Sa méthode était efficace; il proposa d'étudier la vie économique réelle, et non pas un modèle théorique facile de développement sans frictions. Il est important de se souvenir de sa technique. En tant qu'historien économique, il identifia les courants souterrains dont la signification ultime ne peut émerger qu'après de longues périodes de temps. Il commença avec les pelleteries et la morue, se déplaçant à travers les métiers de base du XIX^e siècle, incluant le bois de coupe, les produits agricoles et le blé. Il termina avec les denrées contemporaines que sont devenus le pétrole et le gaz naturel. Au cours du processus, Innis découvrit la mesure selon laquelle le pouvoir du commerce marqua chaque phase de l'évolution sociale du Canada. Utilisant un minimum de théorie, il développa une approche pratique face à la question plus vaste concernant l'évolution des économies de la zone-frontière à l'intérieur d'un système international.

production capitaliste américaine eurent des effets contradictoires, en déplaçant le Canada à la fois vers les États-Unis et la Grande-Bretagne. Cette trajectoire du développement du Canada avait toujours été difficile à contrôler, car elle se butait là de front à la thèse plus grande que nature de Turner⁸. La notion de la zone-frontière de Turner fut un non-événement à cause des conditions de la zone-frontière canadienne qui était plus vaste, dont le climat était plus rude et où le rôle du gouvernement était plus important que chez nos voisins du Sud. Pour les Canadiens, rien ne semblait plus ridicule que l'idée de Turner que les espaces sauvages pouvaient être conquis.

C'est cette conclusion qui frappa si fortement Innis et sa génération. Dans quelle mesure le modèle de développement du Canada était-il demeuré inaltéré par cette phase de construction de la nation? La réponse d'Innis demeure la plus presciente et puissante produite par la communauté

8. Pour une analyse inusitée et puissante des forces sociales distinctes au Canada au XIX^e siècle, voir Norman Feltes, *This Side of Heaven : Determining the Donnelly Murders*, Toronto, University of Toronto Press, 1989, p. 107. En tant que mouvement intellectuel, la vision de Turner d'une zone-frontière mythique représentait une puissante force et elle devint associée avec la montée expansive du cosmopolitisme américain. Pendant le XIX^e siècle et le début du XX^e, les disciples de Turner publièrent *The North American Review*, un magazine basé à New York qui profita de la «vague Turner» qui prenait de la force à cette époque. Il présentait des articles sur une vaste gamme de questions sociales, scientifiques, religieuses, économiques, politiques, artistiques et littéraires. Cependant, l'aspect «nord-américain» de son titre était complètement erroné. On n'y faisait pas mention des «autres pays» d'Amérique du Nord, le Canada et le Mexique. Le magazine se penchait plutôt exclusivement sur des questions intérieures américaines telles que l'immigration, la division des pouvoirs législatifs, l'expansion commerciale, la colonisation de l'Ouest américain, en plus de présenter des articles sur des pays qui étaient affectés directement par l'impérialisme américain tels que Cuba et les Philippines. Ce magazine nous présente un exemple de l'absence et de la fragilité de la perspective nord-américaine du continent à cette époque, car ses contributeurs et ses éditeurs étaient plus intéressés par les événements dans le Pacifique et dans l'ouest des États-Unis que par ceux qui se passaient chez leurs voisins immédiats au nord et au sud.

intellectuelle canadienne. Les fondations du Canada moderne étaient faibles parce qu'elles avaient été conçues en fonction des flux et reflux du mercantilisme. Les «limites naturelles» du Canada étaient définies non pas par la géographie, mais plutôt par les élites, et où ces dernières choisissaient de faire du commerce. Les historiens qui croient qu'Innis était un déterministe environnemental primitif se trompent complètement. Ce furent plutôt les structures et les agents concernés qui jouèrent un rôle essentiel et central dans la formation de la vie économique moderne. Cela n'était donc pas une simple reprise de la théorie des territoires à conquérir de Turner, mais une étude de la manière selon laquelle l'espace était déterminé par les plus puissants acteurs de l'économie globale.

Pour Innis et pour d'autres, la géographie était une des structures puissantes qui interagissait avec d'autres forces économiques principales (élites, technologies, producteurs de matières premières, marchés de la main-d'œuvre, etc.). Lorsque le courant de la vie économique renversait sa direction, les structures des marchés, et même l'économie, devaient être réalignées en conséquence. Le pivot de la situation reposait sur la façon dont les forces des marchés avaient créé un besoin au Canada pour une présence massive de l'État dans l'économie, ce qui le différençait du modèle américain et de sa culture politique. Innis ne manquait pas d'exemples qui pouvaient illustrer sa thèse de base selon laquelle l'économie, sous toutes ses multiples facettes, avait eu une emprise puissante et déterminante sur la direction de la vie politique du Canada.

Vu de cet angle, il n'était pas difficile de comprendre que l'idée d'une seule Amérique du Nord pourrait devenir tendancieuse pour les générations futures parce que les Canadiens devraient être amenés à croire que l'avance sans répit de la zone-frontière des États-Unis vers l'ouest entrerait en collision avec l'espace national du Canada dans la partie nord du continent, le long d'une frontière canado-américaine non fortifiée. Le capital, les entrepreneurs, les idées; les gens traversèrent la frontière par milliers, et beaucoup d'Américains croyaient que planter un drapeau américain en sol canadien n'était pas seulement une question de destinée, mais aussi simplement une question de temps. Ce n'est pas un détail sans

importance, bien qu'aujourd'hui il soit presque oublié, que les auteurs de la constitution américaine avaient de tout temps cru que le Canada se joindrait à leur république, un présage inquiétant du mouvement sans relâche de la ligne frontalière telle que contenue dans la théorie à venir de Turner⁹. En 1775, Jefferson s'attendait à ce que «les délégués du Canada se joignent à nous dans un Congrès, complétant ainsi la révolution». L'article XI des articles de la Confédération déclarait que «le Canada sera admis dans l'union et sera en droit de bénéficier de tous ses avantages¹⁰». Plus tard, au XIX^e siècle, dans la foulée de la guerre civile, le Congrès américain renouvellerait ses appels voulant que le drapeau américain soit arboré dans la partie nord du continent. On écrivit dans le *Chicago Tribune* qu'aussitôt l'Union restaurée, les États-Unis devraient dévorer les colonies nord-américaines de la Grande-Bretagne «aussi rapidement qu'un faucon se régale d'une caille¹¹». Il ne manqua pas d'incidents, de déclarations, de menaces et de disputes frontalières pour que les Canadiens comprennent que la frontière était importante.

Vue de la perspective du 49^e parallèle, la notion épique de l'histoire des espaces à conquérir de Turner avait déjà pris des proportions impériales dans les premières décennies du XX^e siècle. L'invasion de Cuba par les États-Unis en avait fait un protectorat, et plus tard, des expéditions militaires punitives au Mexique changèrent à tout jamais les relations politiques et culturelles dans les Caraïbes et dans l'hémisphère lui-même. L'amendement Pratt de 1902 accorda aux États-Unis le droit d'intervenir dans les affaires intérieures de Cuba lorsque l'ordre public ou les intérêts américains étaient menacés. Dans les mots de Jorge Castaneda, «l'île vécut

9. Voir Donald Creighton, «The Empire of the St. Lawrence», Toronto, Macmillan, 1956, voir chap. 2, 3 et 12.

10. John Herd Thompson et Stephen J. Randall, *Canada and the United States : Ambivalent Allies*, 2^e édition, Athens, University of Georgia Press, 1997, p. 11.

11. *Ibid.*, p. 37.

une sorte de purgatoire national¹²», parce que cet amendement donnait aux États-Unis une présence permanente dans les affaires internes de Cuba.

L'influence charismatique de Teddy Roosevelt vint ajouter un nouvel élément critique, selon lequel la zone-frontière n'en finirait jamais, mais serait plutôt réinventée maintes et maintes fois, au fur et à mesure que les États-Unis feraient de nouvelles conquêtes. Plus tard, d'autres présidents américains auraient recours à des méthodes plus traditionnelles d'ingérence politique, telles que des lois extraterritoriales qui furent approuvées, quand le besoin se faisait sentir, par les deux chambres du Congrès américain. Ces mesures extraterritoriales protégèrent les multinationales américaines de l'expropriation, et les encouragèrent à se diriger vers le Nord, au Canada, vers le Sud, au Mexique, ainsi que dans les Caraïbes.

3. Le mouvement des populations : un élément constant de la trame narrative

D'autres observateurs de l'histoire nord-américaine ont souvent conclu que le mouvement continu de personnes à travers les frontières

12. Jorge Castaneda, Companero, *The Life and Death of Che Guevara*, New York, Knopf, 1997, p. 80. Du point de vue hémisphérique, l'idée d'une identité nord-américaine a toujours été problématique pour les pays d'Amérique latine à cause de la dominance des États-Unis dans l'hémisphère. Il serait faux de penser que ce bagage historique soit moins présent aujourd'hui, même si les formes les plus virulentes de «l'impérialisme yankee», qui joua un rôle si important à l'époque des radicaux tels Guevara, peuvent nous sembler être des reliques du passé. Plusieurs américanistes ont oublié que l'amendement Pratt ne fut pas abrogé avant 1934, mais ce type de pensée refit encore surface pendant l'invasion de la baie des Cochons par les États-Unis. On ne peut pas non plus ignorer le fait que les États-Unis maintiennent un embargo contre Cuba depuis presque aussi longtemps que la durée de l'amendement Pratt. L'anti-américanisme de gauche ou de droite, dans ces différentes incarnations politiques, demeure une puissante force qui palpète sous la surface de beaucoup de pays dans cet hémisphère. En réalité, il y a eu bien peu d'expropriations d'actifs américains. On en trouve la preuve dans le livre détaillé de Charles Lipson, *Standing Guard: Protecting Foreign Capital in the Nineteenth and Twentieth Century*, Berkeley, University of California Press, 1985.

perméables du Nouveau Monde créait des collectivités à la fois réelles et imaginaires de gens partageant les mêmes idées et valeurs, et ce, des deux côtés de la frontière Canada/États-Unis. Un tiers des Américains ont fui leur pays pendant la révolution américaine, et depuis sa fondation, le Canada a toujours été une nation hybride qui peut être exprimée par une simple équation : $C = F + GB + USA^2 + H(\text{émisphère})$.

On peut y voir que la perte d'influence de la Grande-Bretagne poussa le Canada solidement dans l'orbite des États-Unis, cela doublé du fait que la France n'eut plus aucun rôle à jouer dans le développement du Québec ou du Canada après le XVIII^e siècle. Le nouveau facteur est l'hémisphère, qui fut latent pendant très longtemps selon la vision dominante du Canada officiel.

De toute façon, cette conclusion semblait intuitivement valable, et c'était bien vu dans les cercles savants de considérer que les mouvements de population formaient des liens continentaux d'envergure, car plus de 40 % des immigrants qui étaient venus au Canada au XIX^e siècle l'avaient quitté pour une nouvelle vie aux États-Unis. Des milliers de Mexicains et d'Américains avaient aussi migré de part et d'autre de leur frontière commune. Ce mouvement migratoire constant renforçait l'idée que l'Amérique du Nord était une réalité potentielle, en instance de concrétisation. Il n'est pas négligeable que des institutions américaines telles que les fondations Carnegie et Rockefeller furent les principales sources de financement pour l'idée d'une Amérique du Nord. Le point de contact principal au Canada pendant les années 1940 et suivantes fut nul autre qu'Harold Innis, symbole vivant du nationalisme canadien¹³. Cet investissement à long terme, dans l'idée que le Canada et les États-Unis avaient plus en commun que les différences qui les divisaient, prit son envol et fit beaucoup de chemin à l'intérieur du gouvernement fédéral et

13. Voir Mathew Evenden, «Harold Innis, the Arctic Survey, and Politics of Social Science During the Second World War», *The Canadian Historical Review*, vol. 79, n° 1, mars 1998, p. 36-67.

dans les universités canadiennes, où les idées américaines dans les sciences sociales vinrent à former les paradigmes scientifiques dominants.

Plus tard, dans les années 1960, lorsque des universitaires américains furent embauchés en grand nombre, cette nord-américanisation de la politique publique canadienne et de la vie culturelle ne réussit en rien à convaincre les Canadiens des vertus d'une culture transnationale nord-américaine. Il est certain que l'idée de l'Amérique du Nord a toujours eu d'autres dimensions qui étaient moins cérébrales et qui occupaient une place importante à la fois dans la réalité économique et à l'intérieur du mythe national. À l'époque des chemins de fer et des bateaux à vapeur, et plus tard des autoroutes, les complexes voies de transport relièrent les habitants du continent à l'intérieur d'un vaste réseau dédié tant aux voyages qu'au commerce. Le plus important exemple de l'opération d'un système est-ouest fut le boom de construction des chemins de fer transcontinentaux. La construction de la voie de chemin de fer du Canadien Pacifique relia le Canada d'une extrémité à l'autre d'une manière telle qu'elle créa par le fait même une destinée commune pour tous les Canadiens. Contrairement à la version du «rêve national» enseignée à l'école secondaire — où une économie nationale fut créée par le système ferroviaire transcontinental — le chemin de fer enferma plutôt le développement canadien à l'intérieur d'un ensemble de forces beaucoup plus grandes, soit les grandes métropoles commerciales de Chicago, New York et Boston sur la côte est.

Les universitaires canadiens comprennent maintenant que les fondations du Canada demeurent exposées au risque en raison du fait que le pays fut conçu en vue de tenir compte des caprices du mercantilisme, plutôt qu'en termes d'un seul et unique projet de développement national. Tel que nous l'avons mentionné précédemment, les «frontières naturelles» du Canada furent déterminées non pas par la géographie, mais par les endroits où les élites choisirent de faire du commerce¹⁴. Les mêmes magnats qui construisirent les chemins de fer au Canada allaient plus tard construire des

14. Voir l'introduction exhaustive à la pensée d'Innis par Daniel Drache, *Staples, Markets and Cultural Change*, *op. cit.*

voies ferroviaires au Mexique et en Argentine et fonder des banques à Cuba et dans tout l'hémisphère. Au tournant du siècle, la corporation sans racines (transnationale) vint au Canada. Cela est expliqué en détail par Myra Wilkins dans son histoire de la corporation américaine et de l'investissement direct à l'étranger¹⁵. Un tiers de tous les investissements directs à l'étranger furent faits dans le secteur minier, l'industrie manufacturière et dans les ressources naturelles. Au fur et à mesure que les succursales des multinationales américaines envahirent le Canada par milliers, couvrant tous les secteurs, de la production alimentaire aux films Kodak, les corporations américaines amenèrent avec elles l'idée que le milieu des affaires des États-Unis était en réalité un acteur au niveau du continent entier, possédant un intérêt permanent et inébranlable dans la construction d'un marché pancontinental. Ce phénomène était donc une autre manifestation de l'identité nord-américaine qui confondait la gestion du territoire avec les droits du capital américain qui, lui, voulait pouvoir se déplacer de l'intérieur à l'extérieur du Canada comme bon lui semblait.

Dans le secteur du divertissement, les industries culturelles américaines ont pendant longtemps fait d'importants investissements au Canada, ce qui leur donna un rôle de premier plan dans le développement de la culture populaire du Canada. Le cinéma, la radio, l'édition et la télévision ont joué un rôle important dans l'éclosion d'un imaginaire populaire qui accepterait la notion que l'Amérique du Nord était en fait un style de vie qui unissait de façon irréversible les populations d'un continent dans un destin qui leur était commun. Bien sûr, il ne s'agissait pas là d'une vérité à prendre littéralement, mais cette affirmation contenait l'idée fondamentale qui prétend que lorsque les frontières ont moins d'importance, les gens en ont plus. L'argument se poursuit ainsi : les Canadiens, les Mexicains et les Américains, en acceptant la réduction de l'importance des États-nations, auraient plus de choses en commun par l'intermédiaire d'Internet et de la

15. Voir Myra Wilkins, *The Maturing of Multinational Enterprise : Business Abroad From the Colonial Era to 1914*, Cambridge, Harvard University Press, 1970.

croissance des communautés frontalières que de choses qui les divisaient dans le passé. Si les ressemblances entre le Canada et les États-Unis sont évidentes d'emblée, les différences entre le Québec, Terre-Neuve, le Chiapas et l'Ohio n'ont certainement pas été éliminées. Il existe toutes sortes de suppositions perverses voulant que le nationalisme soit nuisible pour la formation de l'identité dans l'âge du courrier électronique. En fait les soi-disant différences de «petites valeurs», qui émergent de l'époque post-Viêt-nam entre les deux pays, devinrent plus évidentes lorsque les États-Unis commencèrent à questionner le statut spécial que la Maison-Blanche avait pendant longtemps accordé au Canada. Un des mythes les plus précieux de la mosaïque canadienne allait exploser.

4. Le nationalisme frontalier : un revirement de 180 degrés non prévu .

Il est important de se rappeler que pendant une bonne partie du XX^e siècle, la majorité des Canadiens ont été d'abord et avant tout des nationalistes, alors que leurs élites ne l'étaient pas. Le continentalisme — l'incarnation de l'idée de l'Amérique du Nord telle que comprise dans les corridors du pouvoir — était la politique officielle de l'État dans les sphères de l'élaboration des politiques gouvernementales et du pouvoir corporatif pendant toute la période où le parti libéral du Canada était au pouvoir. À des moments significatifs, les Québécois aussi partagèrent cette opposition viscérale au contrôle des États-Unis sur leur économie, sentiments qui atteignirent leur apogée pendant l'époque Duplessis ainsi que pendant la période grisante de la Révolution tranquille des années 1960¹⁶. Néanmoins, il n'est pas difficile de comprendre les sources de cette culture naissante du nationalisme à laquelle s'opposaient la plupart des élites politiques et économiques. Contrairement aux États-Unis, où le gouvernement poursuivit de plus en plus une politique de laisser-faire en

16. Daniel Drache, *Quebec, Only the Beginning. The Manifestoes of the Common Front*, Toronto, New Press, 1971.

termes de promotion de la croissance et du développement internes, toute lecture de l'histoire canadienne attribuée à l'État canadien, dans les mots de Hugh Aitken, «un rôle majeur dans la direction et la stimulation du développement». Les politiques gouvernementales furent décisives, et les Canadiens supportèrent «l'expansionnisme défensif» d'un État canadien qui exigeait de tous les gouvernements provinciaux qu'ils jouent un rôle actif dans l'économie et dans la promotion d'une économie nationale est-ouest¹⁷.

L'idée que la frontière canado-américaine était importante n'était pas une nouvelle découverte, mais elle avait maintenant des dimensions qui soulevaient de nombreuses nouvelles questions. La question la plus fondamentale voulait que, malgré plusieurs contradictions, pour emprunter le langage mémorable de Hershel Hardin, ce qui rendait le Canada «avec une idéologie indigène vibrante et unique» était son style entrepreneurial qui n'était pas uniquement centré sur l'État. Le Canada avait plutôt acquis une culture économique enracinée dans l'entreprise publique qui lui permettait de se développer «à l'extérieur de l'éthique américaine du libéralisme économique». Si General Motors et Coca-Cola symbolisaient le mode de vie américain, «les grandes entreprises publiques [du Canada] dans les domaines du transport et des communications symbolisaient l'esprit créatif indépendant canadien». Au niveau régional, les entreprises de production d'électricité incarnaient le même génie innovateur. Le point essentiel de Hardin était que le Canada avait un «mode de redistribution transactionnel» non américain, en comparaison avec sa contrepartie américaine de marchés libres¹⁸. Il est paradoxal que ces puissantes trames narratives du nationalisme canadien aient atteint le zénith de leur pouvoir

17. Hugh Aitken, «Defensive Expansionism», «The State and Economic Growth in Canada», *The State and Economic Growth*, New York, Social Science Research Council 1959, réimpression dans W. T. Easterbrook et M. H. Watkins (dir.), *Approaches to Canadian Economic History*, Ottawa, The Carleton Library, 1967.

18. Hershel Hardin, *A Nation Unaware. The Canadian Economic Culture*, Vancouver, J. J. Douglas, 1974.

séducteur pendant la période Trudeau, qui était lui-même viscéralement antinationaliste.

Le grand virage de 180 degrés vint dans les années 1970. Le gouvernement Trudeau poussa plus loin que tout autre gouvernement de l'après-guerre les efforts pour renforcer l'axe est-ouest de l'économie. Cela fut particulièrement efficace dans les secteurs de la propriété sous contrôle étranger, de l'énergie et des politiques culturelles et sociales¹⁹. La politique sociale sous Trudeau fut transformée, selon le modèle européen, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une pâle imitation de sa contrepartie américaine. Les prestations d'assurance-chômage furent augmentées, un plan de soins de santé universels fut établi, le plan d'allocations familiales fut mis à jour et les bénéficiaires de l'assistance sociale furent améliorés de façon dramatique. Les traditions social-démocrates canadiennes transformèrent le Canada moderne en une nation étonnamment non américaine, sise dans la moitié nord du continent²⁰.

Dans sa forme la plus développée, le nationalisme canadien a un important penchant économique qui vise à réduire le contrôle des États-Unis sur son économie. L'Agence de contrôle des investissements étrangers (FIRA) obtint le mandat d'examiner les investissements étrangers directs, dans le but de déterminer s'il était dans l'intérêt du Canada de permettre l'achat d'entreprises canadiennes, principalement par des investisseurs américains. Quatre-vingt-quinze pour cent de toutes les décisions d'investissement américaines passées en revue furent approuvées, mais le simple fait que le Canada ait établi une telle agence de contrôle porta Washington à croire que le pays avait érigé des barrières significatives pour décourager les investisseurs américains. La Politique nationale de l'énergie (PNE) fut la tentative la plus directe de rendre

19. Christina McCall et Stephen Clarkson, *Trudeau and Our Times*, vol. 2, *The Heroic delusion*, Toronto, McLelland and Stewart, 1994.

20. Pour un examen détaillé des changements dans les programmes sociaux canadiens dans les années 1990, consultez Daniel Drache et Andrew Ranachan, *Warm Heart, Cold Country. Fiscal and Social Policy Reform in Canada*, Ottawa, Caledon Institute, 1996.

canadien un secteur qui était à plus de 80 % entre les mains de corporations étrangères, surtout américaines. La PNE taxait les multinationales et garantissait aux Canadiens une politique énergétique faite au Canada qui fixa les prix intérieurs au-dessous de ce que payaient les consommateurs américains. Finalement, par le biais de la création de Pétro-Canada, Trudeau donna aux Canadiens une entreprise publique pleinement intégrée qui était vouée à la canadianisation du secteur énergétique au complet, du puits de pétrole à la pompe de la station-service locale²¹.

Pour Washington, ce type d'initiatives canadiennes fut perçu comme un schisme dramatique avec le rôle économique traditionnel qui avait été défini par les relations Canada/États-Unis pendant la plus grande partie du siècle. Du point de vue économique, le Canada avait été un fournisseur classique de ressources, livrant aux industries américaines des produits de pulpe et papier, du minerai de fer, du nickel et des produits forestiers. Le Canada avait une abondance de ressources qui étaient généralement expédiées sans transformation aux usines américaines. Mais les relations économiques canado-américaines avaient toujours été plus complexes que le simple commerce d'exportation parce que le Canada représentait aussi un marché à conquérir pour le capital américain. Plus d'un tiers de tous les investissements étrangers directs américains se faisaient au Canada, et des intérêts américains contrôlaient plus de 50 % de l'industrie manufacturière canadienne; plus de 75 % du pétrole et du gaz naturel, et plus de 90 % de l'industrie automobile. Le Canada était aussi le partenaire commercial le plus important des États-Unis qui, en retour, fournissaient au Canada la majorité de ses biens de consommation, de son capital et de ses produits de haute technologie.

21. Le gouvernement Chrétien songe à vendre les dernières actions de Pétro-Canada dont il est encore propriétaire, et cela marque la fin définitive de l'ère de construction nationale lancée par Trudeau.

5. L'intégration sans convergence : **l'Amérique du Nord, un modèle unique**

Toutes ces forces et idées différentes qui font partie du processus de recherche de l'Amérique du Nord ont été consolidées par la signature de deux accords de libre-échange en 1988 et en 1994. Ces accords ont ouvert un nouveau chapitre dans le dossier de l'Amérique du Nord en termes d'une réalité concrète plutôt que d'une fiction bienséante. L'ALENA reflète la pensée acceptée d'office par la plupart des pays industrialisés qu'il n'y a pas de solutions de rechange au monétarisme, à la réduction de la taxation, aux marchés mondiaux et continentaux déréglementés et à la réduction dramatique des programmes sociaux. À l'intérieur de cette réinvention, l'Amérique du Nord n'est pas interprétée comme étant un fait social — une entité cherchant collectivement à exploiter son identité — mais en des termes très différents. Il s'agit plutôt d'une occasion «permettant à des individus très ambitieux de poursuivre leurs intérêts dans un marché ouvert», dans une Amérique du Nord sans frontières.

Cet accord de libre-échange régional donne un nouvel élan au mouvement qui espère enraciner les prétentions et les valeurs du néo-conservatisme dans un nouveau consensus politique mondial. Harry Arthurs, le plus important érudit en matière juridique du Canada, saisit l'ampleur du changement qui est en cours dans le passage suivant :

La géographie canadienne en fait un frère siamois des États-Unis, un pays beaucoup plus riche et plus puissant, qui, non sans coïncidence, est aussi notre fournisseur principal de capital étranger, le siège social de la moitié de nos plus grandes corporations, notre meilleur client, notre fournisseur préféré de commodités, notre allié militaire et en politique étrangère, l'influence intellectuelle dominante et l'inspiration pour nos élites technologiques et aussi pour les mouvements de masse et d'émancipation,

ainsi qu'une véritable corne d'abondance de culture populaire, de science, de technologie, de propriété intellectuelle, et bien plus encore. Nous sommes aujourd'hui emprisonnés par l'Amérique du Nord²².

Maintenant plus que jamais, ce n'est pas la géographie, mais les échecs d'allocation des marchés et leur puissante dynamique qui redessinent la carte du continent d'un millier de façons différentes.

6. L'expérience du Nord et la construction d'une nation

Retournons au point de départ et à la question énigmatique de l'expérience nord-américaine. Les moments formateurs d'identité qui affectèrent le continent de manière sans équivoque furent toujours exceptionnels et imprévisibles, parce qu'ils cédèrent leur place à des développements plus immédiats et plus spectaculaires. Le développement des identités nationales en Amérique du Nord fut basé sur des symboles nationaux réels et imaginaires tels que les parcs nationaux, la musique populaire, les journaux à grande circulation, la littérature de masse, les héros du sport, les défilés militaires et le sacrifice, une infrastructure publique et des programmes sociaux qui étaient redistributifs et qui faisaient partie du contrat social. Si nous pensons à la sphère publique sous toutes ses formes, elle ne

22. Harry Arthurs, «Constitutionalizing Neo-Conservatism and Regional Economic Integration», dans Thomas Courchesne, *Room to Manœuvre? Globalization and Policy Convergence*, The Bell Canada Papers on Economic and Public Policy, Kingston, John Deutsch Institute for the Study of Economic Policy, McGill-Queen's, University Press, 1999, p. 18-19, traduction libre. Pour Arthurs, l'ALENA fonctionne comme une constitution virtuelle, donc elle réduit grandement la capacité du Canada et du Mexique à répondre aux forces de décentralisation, de juridification et de populisme. Longtemps après que les États-Unis auront repensé les principes du consensus de Washington, les politiques publiques du Canada continueront d'être formées par l'idéologie juridique combative de type conservateur qui a été incorporée dans le système des politiques publiques et des principes premiers du Canada.

représente pas simplement une extension de l'État. Pendant la plus grande partie du XIX^e siècle, l'État fut relégué à une petite sphère d'influence — la législature, les cours, le développement des lois, la monnaie et la sécurité. Il existait aussi un espace public, créé par les biens sociaux et les lieux de rencontre publics, qui était vaste et grandissait rapidement. Les citoyens s'identifiaient alors librement (du moins, c'est ce qu'ils croyaient) avec leur pays parce que leur État-nation moderne incarnait ce qu'il y avait de meilleur dans leur collectivité et dans ses valeurs nationales spécifiques, tout en cachant ce qui ne fonctionnait pas ou était absent.

Ce qui distingua chaque nation fut la manière avec laquelle elle réussit à identifier une vérité universelle qu'elle associa ensuite à son patrimoine collectif inaliénable. Pour les Américains, ce fut le principe de la légalité de leur constitution; pour les Canadiens, ce fut la paix, l'ordre, une administration saine du gouvernement et la construction d'un pays en dépit de l'influence de la république au sud; pour les Mexicains, ce fut leur révolution nationale pour l'indépendance, la liberté, l'égalité et le développement. Ici, à tout le moins, on pouvait voir la naissance de différentes notions de citoyenneté nationale qui pourraient, avec le temps, être partagées, et les circonstances aidant, pourraient former la base d'une identité nord-américaine qui serait plus vaste que ses composantes individuelles.

À l'heure actuelle, il n'y a pas de littérature commune, de musique ou de champs de recherche universitaire qui sauraient former les éléments essentiels d'une identité nord-américaine. Il n'existe pas de notion de citoyenneté ou tout autre message démocratique qui puisse personnifier la phase finale de l'interdépendance. Seules les relations de production dans quelques secteurs spécialisés ont des aspects décidément continentaux : l'assemblage automobile, les télécommunications et, évidemment, les industries du transport. Ces secteurs sont une réflexion de la force de chacune de ces industries.

Plus que jamais, nous, Nord-Américains, sommes des peuples fermement régionaux, cantonnés dans des contextes résolument plus régionaux — en tant que Terre-Neuviens, Californiens, New-Yorkais du Bronx ou Mexicains d'Oaxaca et ainsi de suite. Il n'y a pas d'ensemble dominant de

valeurs cosmopolites qui nous unisse étroitement les uns aux autres. Remarquablement, nos identités régionales à l'intérieur du Canada, des États-Unis et du Mexique sont devenues plus fortes, aux dépens de toute réalité vaguement continentale par inspiration ou par définition.

Alors, quelle est la conclusion? C'est que sans une littérature commune, une histoire reconnue, des valeurs partagées, ces communautés diverses liées dans les médias par leurs intérêts, le monde des affaires, les syndicats et les mouvements sociaux qui partagent des perspectives et des buts communs, l'Amérique du Nord est le grand événement continental de notre époque qui ne se matérialisa pas, autant pour les élites que pour les citoyens ordinaires²³. Dans le marché mondial du libre-échange, la seule idée transcendante et le seul lien commun en puissance est le consumérisme de masse. Mais le consumérisme de masse n'a jamais été fiable en tant que facteur d'unification sociale, car beaucoup trop de Mexicains, de Canadiens et d'Américains en sont exclus. Donc, au bout du compte, tout ce qui reste est une iconographie artificielle de l'Amérique du Nord, truffée de clichés tels que le ketchup, le sirop d'érable et la salsa, qui nous sensibilisent aux différences de nos expériences vécues et qui nous disent que nos sensibilités ne convergent pas plus que nos économies²⁴.

Toutes ces divergences finissent par déborder dans le domaine de l'élaboration des politiques gouvernementales. Dans un monde post-ALENA, la possibilité d'une plus grande coopération et d'une plus grande

23. Peter Haas fait référence à des communautés ou des groupes épistémologiques qui, grâce à leur influence auprès des responsables des politiques gouvernementales et auprès de l'opinion publique, peuvent forcer des changements massifs de la part d'acteurs publics ou privés. Voir son article important, «Introduction : Epistemic Communities and International Policy Co-Ordination», *International Organization*, vol. 46, n° 1, hiver 1992, p. 1-35.

24. Souvenez-vous aussi qu'il y a des symboles rivaux qui invoquent l'asymétrie du pouvoir, plus particulièrement les icônes américains que sont leur drapeau et leur frontière. Ces emblèmes centrés sur l'État affirment le pouvoir des États-Unis de manière exclusive. Notre seul symbole culturel universel est l'omniprésent hamburger, et même celui-ci a ses compétiteurs.

collaboration entre les trois autorités publiques est faible. La nouvelle Amérique du Nord aura tendance à mettre les pratiques d'État du Canada sur une trajectoire qui les fera entrer en collision avec la force dominante du continent. Lorsque cela arrivera, il en résultera une identité canadienne plus forte, et non pas un plus important engagement envers l'Amérique du Nord en tant qu'entité distincte amenant avec elle d'importantes conséquences au niveau des politiques gouvernementales.

Ce que nous avons vu récemment, c'est que l'ALENA n'a pas été une force principale encourageant l'intégration, et, comme toujours, le facteur le plus important est que la réorganisation des corporations continuera de jouer un rôle critique pour la diffusion du changement technologique. Nous retrouvons, au centre de ce dernier raz-de-marée de réorganisations corporatives, les valeurs croissantes des marchés boursiers américains, qui sont en train de changer de bien des façons le visage du milieu financier de l'Amérique du Nord.

Conclusion

La question de l'Amérique du Nord n'est pas une grande priorité pour les élites politiques. Cela est dû au fait que le succès de l'ALENA a fait tourner au vinaigre l'attitude de beaucoup de responsables des politiques gouvernementales. La coopération nord-américaine demeure en grande partie une question technique d'intérêt limité pour le processus politique tant à Washington, à Mexico ou à Ottawa. Le débat plutôt prévisible sur l'ALENA a su plaire à la fraternité contrôlant les grands échanges commerciaux, mais à l'extérieur de ce groupe plutôt restreint, il n'existe pas de plus-value qui puisse enchâsser, institutionnaliser ou formaliser davantage cette relation.

L'équilibre asymétrique des forces en présence continue de nuire à toute conception bien articulée d'une identité nord-américaine. Les Canadiens regarderont d'abord vers leur identité régionale, et ils ne se tourneront que rarement vers celle de l'Amérique du Nord. Pour les Canadiens de l'Ouest, il y a un lien géographique et culturel solide dans

l'axe nord-sud à un niveau régional. Pourtant, ici aussi, il existe de puissants contre-mouvements au Canada qui continuent d'entretenir des traditions collectivistes d'engagements de responsabilités communautaires plutôt qu'individuelles.

Le maillon faible de la recherche d'une identité nord-américaine est le vaste marché continental. C'est ce paradoxe plus que n'importe quel autre qui empêche une plus grande coopération et une meilleure coordination. Pour les États-Unis, la division économique du travail est très séduisante, mais du point de vue canadien ou mexicain, cela représente une source de tension et de conflit. Cela s'explique parce qu'il n'y a pas de mécanisme de redistribution disponible qui assure que les influx de nouveaux investissements puissent être partagés de façon équitable parmi les partenaires. Cette situation mène à une fracture du potentiel nord-américain et à un manque de conviction a priori pour tout type de mécanisme de coordination à grande échelle.

Culturellement, l'Amérique du Nord a toujours eu une certaine résonance dans l'imaginaire d'écrivains, d'artistes et de musiciens. Le succès énorme du film *Buena Vista Social Club*, dans lequel un groupe de musiciens extraordinaires vivant à La Havane interprètent des airs composés par une génération antérieure de Cubains, démontre clairement que pendant une époque sans frontières putatives, la signification des courants culturels ne fait qu'augmenter. Pourtant, la dernière question qui doit être posée est la suivante : le mouvement opposant la domination globale des États-Unis crée-t-il un environnement intellectuel et culturel positif qui formalise l'espace nord-américain en tant qu'entité distincte, semblable à celle de l'Europe, avec tous ses bénéfices et toutes ses limites? Une expérience nord-américaine? Qui sait?

Daniel DRACHE
Université York

Résumé

L'idée que les ententes de libre-échange nord-américaines définissent de nouvelles communautés continentales, bien qu'elle soit promue par différents intervenants, se heurte cependant à des résistances profondes de la part des intellectuels, au Canada en particulier. Depuis les tous débuts du XX^e siècle en effet, toute une tradition de la pensée historique canadienne-anglaise a combattu vigoureusement les idées d'intégration continentale en provenance des États-Unis. Aujourd'hui encore, de nombreuses raisons incitent à penser que les transformations en cours sur le plan économique peuvent aller dans le sens d'un renforcement, et non d'un affaiblissement, de la défense d'une communauté politique nationale au détriment de la promotion d'une identité continentale.

Summary

The idea that the North American free trade agreements define new continental communities, although promoted by various participants, met nevertheless with great resistance from intellectuals, particularly in Canada. Since the very beginning of the 20th century, a strong tradition of historical thought in English Canada has vigorously combated the ideas of continental integration from the United States. Today, numerous reasons still cause one to think that the transformations that are in course within the economic sphere may lead to reinforcing, and not weakening, the defence of a national political community to the detriment of the promotion of a continental identity.

Résumen

La idea según la cual los acuerdos de libre comercio norteamericanos definen nuevas comunidades continentales, incluso si éstos son promovidos por diferentes actores, se enfrenta a la profunda resistencia de los intelectuales, particularmente en Canadá. Desde principios del siglo XX,

efectivamente, toda una tradición del pensamiento de la historia canadiense-inglesa ha combatido vigorosamente las ideas de integración continental provenientes de los Estados Unidos. Aun hoy, múltiples razones incitan a pensar que las transformaciones económicas en curso pueden ir en el sentido de reforzar, y no de debilitar, la defensa de una comunidad política nacional en detrimento de la promoción de una identidad continental.